

## 300 hommes d'Aline Dalbis et Emmanuel Gras

Emmanuel Gras et Emmanuele Coccia

---



**Éditeur**

Publications de la Sorbonne

**Édition électronique**

URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2081>  
ISSN : 1773-018X

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2016  
Pagination : 201-211  
ISBN : 978-2-85944-963-6  
ISSN : 1276-8707

**Référence électronique**

Emmanuel Gras et Emmanuele Coccia, « 300 hommes d'Aline Dalbis et Emmanuel Gras », *Socio-anthropologie* [En ligne], 33 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2016, consulté le 21 février 2017. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2081>

---

## ***300 hommes*** **d'Aline Dalbis et Emmanuel Gras**

---



Images tirées de *300 hommes*, un film d'Aline Dalbis et Emmanuel Gras.  
Production : Les Films de l'Air.

## « La nuit, je pense », par Emmanuel Gras

Il est plus de deux heures du matin. La lumière froide du plafonnier éclaire le sol carrelé et le mur à la peinture verdie. Autour, l'obscurité s'étend sur les trois étages du bâtiment et ses centaines de mètres de couloir. Le silence bourdonne. Respirations lointaines des hébergés dans les chambres collectives et vibrations rauques de la tuyauterie derrière les parois bétonnées.

Tout dort.

Aline, ma coréalisatrice, et moi avons passé la soirée avec Sofiane et Alain. Ces deux hommes à la cinquantaine bien trempée sont des « anciens », des habitués de l'accueil de nuit Saint Jean de Dieu. Dans un recoin du second étage, en face de l'ascenseur en réparation, ils ont étendu une couverture sur le sol en guise de « tapis volant » : installés dessus ils peuvent voyager hors de l'enceinte du bâtiment. Ce n'est cependant pas leur corps mais leur esprit qui s'envole, aidé d'un peu de haschich et du café à cinquante centimes acheté au distributeur du rez-de-chaussée.

Ce soir ils sont partis jusqu'en Algérie, leur pays de naissance, et nous ont raconté leurs souvenirs de jeunesse. Les récits ont fini par se mêler. Leurs histoires respectives se sont entrecroisées. Ils se connaîtraient de cette époque lointaine. L'un aurait été douanier, l'autre faisait de la contrebande. Difficile d'être sûr. Tout est flou, contradictoire.

Est-ce qu'ils s'y sont vraiment connus ? Se sont-ils imaginé s'être rencontrés là-bas à force de se raconter ? L'ancien contrebandier reproche à l'ex douanier la corruption généralisée de ses collègues, la violence de la police... celui-ci l'admet sans difficulté. Des faits précis émergent de considérations plus générales sur un monde dont ressortent l'arbitraire et l'écrasement des êtres. Chacun était alors d'un côté du bâton, maintenant ils se retrouvent dans un foyer pour sans-abri, à égalité. Conclusion sur laquelle ils tombent d'accord avec une satisfaction amère.

Ils passent maintenant le plus clair de leur journée ensemble, discutent de tout et s'occupent pendant leurs longs moments d'attente. L'un discourt tandis que l'autre sourit, le regard bienveillant. Chacun a son rôle, souvent ils se taisent aussi, ce n'est pas la peine de tout le temps parler. Il leur suffit d'être l'un à côté de l'autre, en coprésence. Quelque chose de fraternel se dégage d'eux.

Ce ne sont pas les seuls à s'être ainsi rencontrés ou retrouvés ici. L'amitié à deux est une figure récurrente de la vie sociale du foyer. Deux hommes se parlent un soir, décident de se retrouver le lendemain pour manger, s'asseoir ensemble au réfectoire, fumer une cigarette dans la cour, raconter leur rude journée, se plaindre du règlement, de la saleté... sans que cela soit formulé, ces deux-là se sont choisis un compagnon de galère.

Ce lien particulier est celui où l'on ne se juge pas, un espace commun où chacun reconnaît l'autre comme son alter ego. Cette bulle protectrice les unit en même temps qu'elle les sépare du reste des autres.

Tout est affaire de différenciation face à un collectif plus large dont ils font tous parti, mais auquel personne ne veut s'identifier : l'ensemble des hébergés, la somme des trois cents hommes qui dorment ici chaque nuit. Cette masse informe, terriblement effrayante, reflet du pire de soi, foule anonyme qui peut les absorber, dans laquelle il est si facile de disparaître.

S'en distinguer est une question de survie. Pour cela les stratégies diffèrent.

Certains choisissent la solitude, totale, refusent toute relation. Cela protège un temps, mais la protection peut facilement devenir enfermement intérieur. Pourquoi se risquer à sortir de soi si c'est pour subir la violence du monde ? D'autant que la promiscuité rend les contacts souvent agressifs.

D'autres, au contraire, circulent d'un lieu à l'autre, se lient sans cesse, parlent à tous. Ceux-là font parfois du commerce informel, se débrouillent dans cette économie de rien. Le mouvement perpétuel contre l'inertie du lieu. Là encore le danger existe si la situation s'éternise : la débrouille devient un frein à d'autres solutions plus pérennes, l'énergie s'éparpille, ce qui paraissait être une vie bouillonnante se transforme en une mécanique qui tourne à vide. Au final, la solitude se révèle encore plus extrême parce que masquée par une sociabilité constante.

Enfin, la plupart des hébergés intègrent des groupes déjà existants ou en forment de nouveaux. Ils se retrouvent selon l'âge, la culture, le bagage social, le hasard d'une chambrée. Les configurations sont diverses, les groupes se mélangent. Les relations y sont suffisamment lâches pour que l'on puisse y exister sans s'engager plus avant.

Souvent ces liens sont aussi éphémères que le temps passé au foyer, mais ils peuvent aussi persister. Celui qui part du foyer en ayant obtenu un logement à lui tout seul, se retrouve face à son immense solitude. Les murs ne parlent pas. Il n'est pas rare de voir d'anciens hébergés venir taper la discute. Parler et boire, passer le temps avec les copains, sans angoisse de l'avenir car il n'est que la répétition du présent. Pour les plus ancrés dans la vie répétitive du foyer, ce lien est devenu l'unique fil qui les tient à une communauté humaine. Le reste a depuis longtemps disparu.

Les amitiés duales créent des liens bien plus forts que les autres types de relations. Cela n'empêche pas les séparations, au contraire, mais celles-ci sont le reflet de l'intensité émotionnelle qui est en jeu.

Il peut suffire d'un changement de situation pour tout mettre en péril. Comment rester ami si l'un passe « en presta », avec chambre individuelle, tandis que l'autre reste « en urgence » dans

des chambres collectives et des horaires stricts. La relation s'était construite sur une égalité dans le malheur, comment peut-elle résister à la différenciation, au déséquilibre ?

Ici toute amélioration du sort de l'un renvoie l'autre à sa terrible détresse.

La relation duale a ceci de particulier que l'image que l'on donne de soi se frotte à la sphère de l'intime. C'est une chose très rare et précieuse car le foyer est un lieu où chacun se choisit inconsciemment un rôle : un masque, une attitude qui sert de carapace pour défendre sa zone privée. La promiscuité, la tension explosive de la vie du foyer rendent cette protection nécessaire mais elle empêche un besoin plus profond qui est celui de s'exprimer, de se montrer un peu plus sincèrement tel que l'on est.

Alain et Sofiane s'étaient trouvés et appréciés. On peut imaginer que leur passé commun, réel ou imaginaire, avait constitué un socle suffisant pour débiter une amitié. Elle s'était ensuite solidifiée par la nature conciliante de Sofiane et la verve généreuse d'Alain. Souvent le second faisait rire le premier. Son excitation grandissait alors, coïncé qu'il était entre son désir d'être pris au sérieux et le plaisir évident qu'il avait à voir rire son ami. Les deux étaient capables d'ironie et c'est certainement ce second point commun qui les unissait plus sûrement qu'autre chose. Ils se mariaient bien ensemble et c'était largement suffisant.

Aline s'était particulièrement liée avec Sofiane et il l'avait invitée à assister à l'une de ces longues discussions nocturnes passée à l'abri des regards. La perspective de filmer la soirée nous était apparue comme une oasis vivifiante car leur humour nous avait déjà attirés.

Ce soir-là nous avons donc passé plusieurs heures enfumées, remplies de souvenirs, anecdotes et vannes, ponctuées par de longs moments d'absence, silences abyssaux en attendant l'accroche d'un nouveau sujet de discussion. Alain était en forme ce soir et il avait terminé la soirée en abreuvant son compagnon de considérations sur la politique française et son manque d'autorité.

Il était l'heure de dormir. Sofiane avait déjà gravi le petit escalier qui menait à son étage. Il se tenait au mur, attendant que son ami veuille bien s'en aller lui aussi.

Nous-même étions prêt à rentrer chez nous, impatients surtout de s'évader de cette enceinte dont le caractère carcéral se ressentait avec encore plus d'intensité la nuit.

La soirée m'avait épuisé. J'avais filmé deux hommes assis par terre sous tous les angles possibles, multipliant les échelles de plan pour donner la possibilité de monter une séquence. Car, pour tirer quelque chose de cet imbroglio de paroles confuses, il faudrait couper, reconstruire, ordonner en espérant créer un minimum de narration. Et cela avec peu de chance de succès. Rien ne tenait vraiment dans leurs

propos et je n'avais pas su le filmer. Nous avions fait un simple enregistrement audio et vidéo d'une soirée ordinaire. Espoirs déçus. Ce n'était pas la première fois ni la dernière, mais il était plus tard que d'habitude. J'en avais ma claque. Je continuais à filmer par principe. Comment savoir quand s'arrêter ? Dans un cas comme celui-ci, on attend les au revoir, la séparation. Alors seulement on peut ranger son matériel et repartir chez soi la conscience tranquille.

Nous attendions donc qu'Alain salue et s'en aille. Mais il restait, n'avait manifestement pas tout dit. Il avait pourtant beaucoup parlé. Comme s'il avait déjà sorti de sa bouche tout ce qu'il connaissait, les souvenirs cent fois remâchés, les discours alambiqués, et qu'il lui restait encore un arrière-goût amer coincé dans la gorge. Ça l'empêchait de partir.

De mon côté je ne m'en rendais pas vraiment compte. Je pressentais surtout que les au revoir allaient durer. J'étais mal placé pour filmer : en bas de l'escalier, dans la lumière, avec Alain à côté de moi, Sofiane dans la pénombre en haut de l'escalier. Je n'étais pas content de l'image dans mon viseur. Je suis donc monté avant qu'Alain ne le fasse, j'ai posé ma caméra deux mètres plus loin que Sofiane et je l'ai retournée vers eux. L'image est alors apparue : la silhouette sombre de Sofiane se découpant dans la lumière du plafonnier et celle d'Alain coupée par le bas du cadre, trop basse, créant un léger déséquilibre dans la composition graphique.

Je savais que son mouvement le plus probable serait de monter les escaliers. J'espérais qu'il ne disparaîtrait pas derrière le mur, allant chercher je ne sais quoi. Je me demandais si notre déplacement, le mien et celui d'Aline qui tenait la perche, l'avait dérangé. Il était silencieux, il pensait. Peut-être attendait-il que nous soyons installés. Peut-être voulait-il nous aider, il sentait que nous n'étions pas encore prêts. Cela arrive souvent. Les personnes filmées n'oublient pas notre présence, elles s'en accommodent, l'acceptent et, dans le meilleur des cas, un lien imperceptible se met en place entre nous. Une part de la mise en scène vient de notre manière de filmer, une autre de la façon dont ceux qui sont devant la caméra choisissent, consciemment ou non, de se montrer.

Après un temps de silence, Alain s'est redressé. Il s'est mis à parler, à voix assez basse, comme pour lui-même. Ses mots ont jailli directement de son intériorité. Il semblait s'étonner de ses propres paroles. Il les découvrait. Avec nous pour témoins.

La nuit pour moi c'est la journée. Je parle. Je parle à moi-même.  
Je me pose plein de questions. Qu'est ce que je fais ici ?

Silencieux, un très léger sourire ironique au coin des lèvres, Sofiane l'observait du haut des marches. Très lentement comme pour

ponctuer son propos, Alain a commencé à gravir les marches une à une.

C'est pas comme les gens ici. Ils sont morts, des morts vivant. La journée, ils marchent. La nuit, ils sont morts. Je vais pas crever comme eux. Je suis pas comme eux. Mon Dieu m'a donné une tête pour réfléchir.

Sa silhouette montait dans le cadre en même temps qu'il sortait de la lumière. Comme son ami, il se transformait en ombre. Sa voix s'affirmait avec de plus en plus de force, de colère. Il martelait ses paroles, absolument décidé à se faire entendre.

Demain ils oublient tout. Ils repartent à zéro. Ils vont à l'ADJ [accueil de jour], au secours catholique, à l'abbé Pierre. Ils ne connaissent rien que les foyers.

Ils ne connaissent pas la vie quotidienne. Il y a une vie derrière les foyers. Il faut faire un pas en avant, pas reculer. Un jour tu trouves pas le foyer, tu vas où alors ? Tu fais quoi ?

Tu vas trouver quoi ? Tu vas demander du travail ? Tu n'es pas capable. C'est trop tard pour toi le travail. Y a pas de travail. Pour n'importe qui. Encore moins pour les vieux.

J'aime pas les gens comme ça. Ils sont MORTS VIVANTS !

Discours crépusculaire, harangue violente contre l'extinction des êtres, déclamée avec force par une silhouette de plus en plus spectrale. La vision que j'avais devant moi était celle d'un fantôme s'élevant contre sa condition.

Je voyais d'un coup à quel point Alain parlait de lui en désignant les autres, à quel point sa rage de s'en différencier répondait à sa peur d'être, comme eux, en train de disparaître.

Cette scène résumait en un moment ce que nous avions ressenti en passant des mois dans ce foyer, ce lieu qui exclu autant qu'il protège, ce lieu de relégation aux frontières de notre monde.

Cet entre-deux qui se voudrait provisoire mais où l'éphémère se fossilise, où l'urgence devient le quotidien et où le temps forme une boucle repliée sur elle-même.

Le sourire de Sofiane finit par s'effacer. Il a tout écouté, a accepté de recevoir cette agressivité proche de la folie, mais il refuse la vision catégorique d'Alain, le rejet des autres hébergés comme moyen de se différencier. Il ne veut pas se placer comme leur supérieur. Il reste leur égal, un homme, ni mieux ni moins bien que les autres.

Il conclut d'une voix basse mais sûre d'elle par une phrase laconique : « Faut pas les juger. »

## La communauté absolue, par Emmanuele Coccia

On me crie de Séir :  
« Sentinelle, où en est la nuit ?  
Sentinelle, où en est la nuit ? »

Isaïe 21, 11

Peu importe la race, l'âge, la classe. Peu importe le visage, l'histoire, l'identité. Il suffit de se présenter entre deux heures et cinq heures de l'après-midi pour y appartenir. Tous peuvent y prendre part, sans exclusion aucune. Tous veulent entrer, mais personne, si on y regarde bien, ne veut vraiment y être ou y rester pour longtemps. *300 hommes* décide de se pencher sur la plus éphémère, la plus insensée, la plus douloureuse des communautés : celle qui se produit chaque nuit dans un centre d'accueil pour se dissoudre le matin suivant, sans aucune autre raison d'être que celle de traverser la nuit. Il serait naïf de déceler dans le film l'esprit faussement philanthropique qui anime le journalisme engagé ou l'hypocrisie humanitariste lorsque ceux-ci portent leur attention sur les exclus. L'un des grands mérites du documentaire est, au contraire, de descendre aux enfers sans aucun désir de solidarité ou de consolation. Si une caméra doit s'attarder sur ces vies apparemment marginales, si elle doit explorer ces lieux, ce n'est pas pour exciter à la pitié, pour crier au scandale face à l'horreur de la domination ou encore pour dénoncer une exclusion qu'on aurait tendance à oublier ou à cacher. C'est, au contraire, par une froide exigence de méthode et par rigueur épistémologique : exactement comme en droit dans le champ du politique, c'est l'exception qui définit la règle, c'est le cas extrême qui révèle la nature de l'ordinaire. Ce sont donc ces communautés extrêmes qui exposent avec le plus d'exactitude la nature ultime de ce lien spécial que nous qualifions, depuis des millénaires, de *politique*. Et c'est donc avec le regard d'un anthropologue que les réalisateurs contemplant cet espace (et l'un des deux avait observé avec le tact et la passion de l'éthologue la vie d'une « communauté » bovine) : il ne s'agit pas de susciter de la compassion, mais de comprendre quel est le fondement de tout État, la source ultime de l'expérience politique contemporaine. En ce sens, *300 hommes* est ce qu'il y a de plus éloigné d'une enquête sociologique sur la détresse des marginaux : c'est un vrai traité *visuel* de science politique.

Mais si un certain cinéma documentaire politique est né avec la mise en scène des nouvelles métropoles, de *Berlin, symphonie de la grande ville* de Walther Ruttmann, à *À propos de Nice* de Jean Vigo, et aux *Études sur Paris* d'André Sauvage, *300 hommes* place la caméra dans le trou noir de nos villes. Ses conclusions sont extrêmement originales. Ceux que nous sommes habitués à considérer comme la



marge de nos sociétés se révèlent être sa source : les hébergés, les sans-abri, les SDF, les gens à la rue sont plus à même de mettre au jour la vérité de notre expérience politique que tout politologue, homme politique ou citoyen. On arrive à reconnaître à ces hommes une dignité non pas, banalement, en les investissant d'un quelconque sentiment de solidarité qui nous lie à l'autre, mais plutôt en réalisant qu'ils sont les seuls individus à connaître la *vérité* et la *nature* du lien politique donnant forme et structure à notre époque. Leurs vies et leurs parcours sont exemplaires parce qu'ils sont les plus *universels* aujourd'hui. À l'inverse, la totalité de notre espace politique n'est qu'une variation infinie sur les labyrinthes humains et physiques que la caméra de *300 hommes* ne cesse pas d'explorer.

Tout homme participe, expérimente et contribue à créer plusieurs formes d'associations et de communautés : la famille, la ville, la communauté des amis, l'entreprise, la société civile, les associations, les institutions... Et pourtant, une seule parmi ces formes, l'État, semblerait mériter le titre de « politique » ; seul l'État semble mériter d'être l'objet de la science de la vie commune – la politique justement ; seul l'État semble donner lieu à des liens qui nous rattachent *politiquement* aux autres. Il est difficile d'expliquer le contenu de cette qualification, et pas seulement à cause du changement de la signification du mot au cours de l'histoire. Dire que le lien qui relie la personne à un État est politique, à la différence de tout autre, signifie, entre autres, qu'il est plus universel, plus abstrait, non lié et non fondé sur un présupposé ethnique, génétique ou purement géographique, mais sur une volonté souveraine et absolue, celle dont le droit est l'expression. Mais, surtout, si l'État est l'objet privilégié de la science politique, il l'est par son universalité : il représente, depuis toujours, la communauté par excellence, celle qui inclut toutes les autres. « Tout État est évidemment une communauté », écrivait Aristote dans son *Traité de politique*, « et toute communauté se forme en vue d'un bien, puisque les hommes, quels qu'ils soient, ne font jamais rien qu'en vue de ce qui leur paraît être bon. Évidemment toutes les communautés visent au bien d'une certaine espèce, et le plus important de tous les biens doit être l'objet de la plus importante des associations, de celle qui renferme toutes les autres ; et celle-là, on la nomme précisément État et communauté politique<sup>1</sup> ».

La communauté des 300 hommes dont le film décrit la vie se pose à l'exact opposé de ce qu'on appelle État ou de ce qu'on appelait *polis* dans le monde ancien. Il s'agit, tout d'abord, d'une communauté qui ne comprend aucune autre communauté ou, pour mieux dire, il s'agit de la communauté de ceux qui n'ont pas et ne peuvent participer à

aucune autre communauté. L'exclusion est ici la voie d'accès à l'inclusion. Mais le paradoxe ne s'arrête pas là. Toute communauté présuppose un partage, un espace commun, un patrimoine, une culture, une langue, une histoire. Ici rien n'est présupposé, ni sur le plan matériel (le peu de chose que chacun possède reste à son titulaire) ni sur le plan spirituel ou culturel.

À la différence d'autres communautés, telles la famille, qui est, comme l'écrivait Aristote, la « communauté naturelle pour la vie de tous les jours » se prolongeant jusqu'aux dernières limites de la vie biologique des individus, la communauté des hébergés se fait et se dissout toutes les 24 heures. Ses membres changent perpétuellement, sans aucune forme de continuité réelle : il y a des liens qui se tissent parmi les différents habitants de cette communauté jamais égale à elle-même, mais ces liens ne suffisent pas à transformer l'institution, à lui donner une identité. La seule chose qui reste constante est le nombre abstrait des 300 places : pas de reste, pas d'expérience accumulée, pas d'histoire. À la différence encore une fois de la famille, le but de cette communauté n'est pas la reproduction de la vie, son prolongement, sa multiplication : le seul but de l'association de ces hommes est bien la presque-vie du sommeil, la traversée de la nuit. Comme s'il s'agissait d'un cimetière éphémère d'où chaque matin ressurgissent ceux que la société « civile » a repoussés dans le royaume des morts. Et pourtant, chaque aube coïncide avec la destruction de la communauté. Cette destruction est à la fois consciente, volontaire, souhaitée : chacun des sans-abri entré dans cet espace rêve d'en sortir. Cet espace est un énorme aquarium où sont enfermés des personnages en vaine quête d'oxygène : comme dans certains films de Gus van Sant, la caméra, flottante, suit les sillages confus des personnages. Et si toute communauté vise une forme d'autosuffisance – la capacité de faire face avec ses propres moyens aux besoins de la vie et de les satisfaire –, le but de la communauté de Forbin n'est pas la bonne vie, le bonheur, mais la pure survie. Il s'agit d'un exténuant exercice d'apnée.

Ces 300 hommes semblent vivre non seulement hors de l'espace urbain mais aussi hors du monde. Et si cette étrangeté au monde semble rappeler l'anachorèse des moines de l'Antiquité tardive, elle en diffère par des traits essentiels : sans règle, sans loi, sans objet de culte ou religion partagée, chacun de ses membres est comme abandonné à ses propres obsessions, sans aucune forme de mise en commun et sans partage. Et surtout, depuis ce non-lieu, le monde extérieur – qui dans le film apparaît une seule fois, submergé lui aussi par l'obscurité de la nuit – se donne à voir comme un lieu inhabitable, hostile, à la géographie variable, et qui n'existe que sous la forme d'autres centres d'hébergement, évoqués ici et là.

Il y a quelque chose de paradoxal dans l'accumulation de ces apories ; et pourtant, une communauté entièrement bâtie sur l'impossibilité de toute communauté conserve en soi quelque chose d'utopique. Il serait facile de renverser l'absence de partage et de présupposé de la communauté de Forbin en un modèle inouï de gratuité : être en communauté n'y comporte pas un partage réel, ni un engagement sur un but spécifique. Il suffit d'être ponctuel à un rendez-vous (aux heures d'ouverture des portes). Il serait également possible de voir le renouvellement perpétuel de ses membres, qui changent chaque nuit, comme une forme embryonnaire de cette ouverture infinie que l'on reconnaît à toute démocratie. Cependant, il y a quelque chose qui résiste à tout détournement de l'horreur en utopie : c'est l'élément qui est affiché dans le titre, et qui, de loin apparaît le plus cruel, le plus abstrait, le plus insensé. La forme et la raison ultime de cette communauté s'affichent dans le nombre, hasardeux, arbitraire, de ses membres. Sa cruauté ne consiste pas simplement dans le fait que ce nombre scelle la répétition du mécanisme d'exclusion parmi les exclus. Sa cruauté est plus universelle : dans ce chiffre s'affiche le caractère insensé de tout critère d'appartenance politique, dans la mesure où il a un caractère arbitraire, hasardeux, involontaire, inutilement cruel. Que cela soit le fait d'être venu au monde à l'intérieur d'un territoire ou d'un autre, d'une famille ou d'une autre, avoir une langue, une culture, un patrimoine : tout ce à partir de quoi l'état construit un lien *politique* ressemble bien à l'arbitre du nombre de lits, à une abstraction extravagante, fausse, incohérente, sans aucune justification. La politique, les jeux capricieux du partage des hommes en fonction de nations et des États, soudain sont baignés par une lumière sinistre et froide : on peut changer les noms et les mots, mais au fond chaque État ne semble rien d'autre qu'une variation excentrique de ces 300 lits disponibles, qui laisseront dehors, dans l'espace non politique, tous ceux qui seront arrivés trop tard au rendez-vous avec l'histoire. Demander des papiers, régler les flux d'exode, imposer une citoyenneté, repousser des migrants, ce sont des manières différentes de défendre ces 300 lits. Penser les nationalités comme des identités, croire aux cultures comme à des *a priori*, c'est transformer ces 300 lits dans des substances métaphysiques. Toute la politique n'est qu'un jeu de société où l'on se dispute 300 lits et ses multiples depuis l'aube de la modernité.

Benedict Anderson avait déjà montré à quel point toute nation est une communauté imaginaire, dans le double sens que « même le membre de la plus petite des nations ne connaîtra jamais la plupart de ses concitoyens » et que leur base est toujours un fait d'imagination. Il n'y rien de plus abstrait et de plus arbitraire qu'un État et qu'une nation. De ce point de vue, les communautés politiques « se distinguent, non pas par leur fausseté ou leur authenticité, mais par

le style dans lequel elles sont imaginées<sup>2</sup> ». Mais reconnaître que ce qui sépare un Français d'un Syrien est *juste* une question de style, un simple fait esthétique (comme d'ailleurs les publicités d'Oliviero Toscani pour Benetton ne cessaient pas de le répéter), signifie faire face à une vérité plus inquiétante, dont le grand œuvre d'Aline Dalbis et d'Emmanuel Gras reste la formulation la plus rigoureuse : l'État a bien été le nom de ce geste qui a soumis le lien social au caprice, à l'abstraction, à l'extravagance du hasard. S'il est nécessaire de vivre auprès des 300 hommes du film, qui changent de visage chaque matin, c'est parce qu'ils sont les seuls à faire face sans illusion à la cruauté du lien politique ; ils sont les seuls à contempler sa vraie nature, sans baisser les yeux, sans fuir.

Tant que l'amour et l'intérêt resteront exilés en dehors du lien politique (et seront cantonnés dans les champs de la famille et de l'entreprise), l'espace du politique restera celui d'une abstraction purement arithmétique.

---

<sup>2</sup> Anderson B. (1996), *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte.